

de Rohan faisait au milieu d'eux, les habitants qui avaient mis tout leur espoir en lui et avaient fort peu de confiance dans le dévouement et les talents militaires des autres chefs de la religion redoutaient fort, si le siège se prolongeait et que la ville fût serrée de plus près que le duo de Rohan ne les abandonnât à eux-mêmes pour se fortifier, soit à Castres, soit à Nîmes, soit à Montpellier.

M. de Rohan, avec cette perspicacité extraordinaire dont il était doué, s'aperçut bientôt de ce qui se passait dans l'esprit des habitants. Il comprit combien il était important dans l'intérêt de la défense de ne pas laisser se propager de tels sentiments.

Comme toujours sa décision fut prompte. Il assembla à l'hôtel de ville les bourgeois notables de Montauban, exalta leur dévouement à la cause de la religion, essaya de leur prouver combien ils avaient tort de supposer qu'il les voulait abandonner, et il termina en leur disant qu'une telle pensée était si loin de son cœur qu'il voulait au contraire leur donner une preuve irrécusable de ses bonnes intentions à leur égard. Ainsi, puisqu'il était contraint de demeurer au dehors afin de préparer des secours, de lever des hommes et de fatiguer l'ennemi par des escarmouches continuelles, il voulait du moins que sa maison et sa famille vinsent, pour toute la durée du siège, s'établir dans la ville de Montauban, comme dans une citadelle inexpugnable et le plus ferme boulevard de la foi protestante.

Cette décision fut accueillie par les habitants avec des cris d'enthousiasme ; ils protestèrent tous de leur dévouement et assurèrent le duo que jamais la pensée ne leur-était venue qu'il songeât à les abandonner ; qu'ils se considéraient comme ses enfants ; que leur plus grand plaisir était de verser, jusqu'à la dernière goutte, leur sang pour le triomphe de la religion.

Mais M. de Rohan était depuis trop longtemps accoutumé aux protestations arrachées par un enthousiasme factice et causées par une émotion passagère ; il connaissait trop bien l'esprit versatile des foules pour se laisser tromper un instant par ces témoignages de dévouement.

Tout en feignant de les croire sincères et de les accepter comme tels, il persévéra dans sa résolution, et donna aussitôt les ordres nécessaires pour qu'un immense hôtel, situé sur la place même de la cathédrale et qui lui appartenait, fût immédiatement disposé pour recevoir des hôtes.

Puis, lorsque ses ordres eurent été exécutés, il quitta la ville en assurant les habitants que bientôt ils auraient de ses nouvelles.

Les travaux d'approche s'exécutaient avec une grande rapidité autour de la place. Le duo de Lesdiguières, secrètement encouragé par le roi, poussait les tranchées avec vigueur.

Il était d'autant plus important qu'il en fût ainsi, que le connétable de Luynes, malgré toute sa jactance et les airs de matamore qu'il affectait, n'approchait jamais de la ville à portée de canon.

Les « assiégés » eux-mêmes s'étaient aperçus de cette coura- disse ; si bien que, par dérision, ils avaient nommé « la Connétable » une colline du sommet de laquelle celui-ci regardait faire les attaques, et une petite élévation de terre couronnée de fortes murailles, à l'abri de leurs boulets : « le Plastron du connétable. »

Les lignes solidement établies par le maréchal de Lesdiguières, Bassompierre et le duc de Mayenne, commençaient à prendre une apparence formidable. Elles s'avançaient résolument vers la ville, qu'elles enserraient de plus en plus et qui bientôt se trouverait sinon complètement investie, mais du moins serrée de si près qu'il deviendrait fort difficile, sinon impossible, d'entrer dans la ville ou d'en sortir.

Du reste, le duo de Rohan était parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans l'armée royale, non-seulement par ses espions, qui étaient nombreux, mais encore par les gens qui venaient sans cesse du camp à la ville ou allaient de la ville au camp.

C'est une des singularités les plus curieuses des guerres de cette époque que cette facilité de communication que s'accordaient les deux partis, pour traiter de la paix ou d'accommodements, tout en combattant à outrance et même avec la barbarie et la cruauté des plus mauvais jours du moyen-âge.

On pendait non-seulement les espions, mais encore les chefs rebelles faits prisonniers ; lorsqu'une ville avait été prise d'assaut, elle était livrée à toutes les horreurs dont peuvent se rendre coupables des soldats ivres et brutaux. La ville était livrée au pillage, souvent incendiée ; les habitants passés froidement au fil de l'épée ; ni l'âge ni le sexe préservaient les vaincus de la rage du vainqueur ; au milieu de ces atrocités, les négociations continuaient comme si de rien n'était avec les apparences les plus courtoises et les raffinements les plus recherchés de la politesse.

Le duo de Rohan comprit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu. En conséquence, pendant que M. de Boyer, un de ses aides de camp, ayant avec lui le comte du Luc et plusieurs autres chefs déterminés, exécutait une fausse attaque contre les campements du duo d'Angoulême, M. de Rohan réussit à faire entrer un nombreux convoi de vivres et de munitions dans la ville, en même temps que la duchesse y pénétrait, sous la protection d'une vingtaine de gentilshommes résolus, au nombre desquels se trouvaient MM. de Castelnaud et M. le comte Gaston de Léran.

Cette affaire avait été conduite avec tant de prudence et de rapidité que les chefs de l'armée n'apprirent le coup de main tenté sur la ville que lorsqu'il était trop tard pour l'empêcher et que le succès était assuré.

La duchesse Rohan n'était pas venue seule s'établir à Montauban. Elle menait avec elle nombreuse compagnie ; ses enfants étaient avec elle. Naturellement Blanche de Castelnaud l'avait suivie, ce qui consolait un peu le comte de Léran de se voir renfermé dans les murailles d'une ville au lieu de guerroyer joyeusement en pleine campagne.

La duchesse de Rohan, abandonnant Castres pour aller se fixer à Montauban, Jeanne du Luc était contrainte de la suivre.

En effet, la jeune femme se serait trouvée beaucoup trop isolée à Castres où elle ne connaissait personne, ce qui, au cas où l'armée royale viendrait à s'emparer de la ville, l'obligerait à se livrer ainsi sans défense aux mains de ses ennemis, perspective terrible dont la pensée seule la faisait frissonner d'horreur.

La comtesse n'hésita donc pas à quitter Castres et à suivre à Montauban madame de Rohan et sa jeune amie Blanche de Castelnaud.

Disons tout de suite que le duc, afin d'éviter tout commentaire fâcheux et de rassurer, s'il était possible, la jalousie du comte du Luc en éloignant la jeune femme de sa présence, avait insisté auprès de la duchesse afin qu'elle la décidât à l'accompagner, mission qui, ainsi qu'on l'a vu, n'avait été nullement difficile à remplir.

Seulement, comme il n'eût pas été convenable, malgré l'absence du duo de Rohan, que madame du Luc habitât son hôtel, une maison voisine avait été disposée pour la comtesse. Des portes avaient été ouvertes à l'intérieur et une communication établie, si bien que madame de Rohan et madame du Luc, tout en habi-